

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Gilles Jobidon, Sofia Benyahia

Michel Lord

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37292ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (2008). Gilles Jobidon, Sofia Benyahia. *Lettres québécoises*, (130), 38–39.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



☆☆
Gilles Jobidon, *D'ailleurs*,
Montréal, VLB éditeur, 2007, 80 p., 14,95 \$.

Des parcours simples ou tortueux

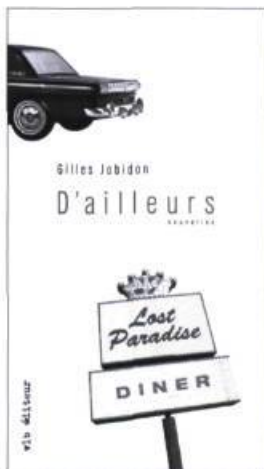
Tableaux d'ailleurs, entre l'ancrage et l'errance.

Auteur de romans primés, dont son premier, *La route des petits matins* (VLB, 2003), qui lui a valu pas moins de trois prix (Robert-Cliche, Ringuet et Anne-Hébert), Gilles Jobidon offre avec *D'ailleurs* un bon premier recueil de nouvelles. Comme le titre l'indique, l'espace joue un rôle important dans les sept nouvelles, les personnages, ancrés ou errants, désirant se retrouver ailleurs que là où ils se trouvent ou revenant habiter un lieu abandonné. Les deux premières et les deux dernières m'ont semblé les plus intéressantes.

Dans la première, « Cet amour las », un vieux couple, M^r Henry, un Étatsunien, et M^{me} Marlène, d'origine française, exploitent un *diner* en Floride depuis cinquante ans. Comme pour marquer la lourdeur de leur ancrage, le narrateur décrit longuement les deux personnages ainsi que le *diner* et l'attachement spécial qu'a la dame, qui y chantait encore des chansons françaises quelques années auparavant. Mais l'homme veut vendre son commerce, partir. Dans la chute, une surprise l'attend.

« À suivre » joue sur un autre registre, offrant le récit de quelques instants dans la vie d'un homme marié, troublé, se fuyant lui-même sans grand succès. Le récit fait le va-et-vient entre des scènes de chalet, la route et le domicile principal de l'homme. Tirailé entre le désir de fuite et la nécessaire présence au foyer, il se retrouve par hasard avec un beau jeune homme avec qui il se livre à un « désir refoulé » (p. 25). En contrepoint, une autre obsession — un peu moins gaie — ronge cet homme. Sans résolution, comme dans l'attente du bonheur ou du malheur, la nouvelle se termine abruptement, d'où le titre.

« Elsewhere » raconte de son côté une autre forme de dérive, celle d'une femme qui revient dans sa ville natale, Montréal, après une longue absence. Le récit raconte dans le désordre des fragments de la vie de Patricia, ses errances, ses échecs, puis sa rencontre avec une femme étrange qui finit par mourir de manière tout aussi étrange en Afrique. Pourquoi le récit est-il encadré par une image qui apparaît puis disparaît, celle d'un chat avec lequel la femme arrive à Montréal, mais qui se perd dans la maison, et qu'elle fait volontairement « DÉTRUIRE » (p. 57) ? Pour souligner le caractère insensé, absurde de sa vie d'errante ? Mystère...



GILLES JOBIDON

Avec le dernier texte, « Le tiroir bleu », nous avons droit au récit abracabrante de Théodasuse Perrichon (oui, avec trois r) qui cherche à éclaircir un mystère, avec l'aide de sa secrétaire. Pour lui faire comprendre le problème à résoudre, il lui raconte l'histoire de sa relation avec son père mourant, elle-même incorporée dans un récit plus large de la famille Perrichon (avec deux r). Cela concerne un manuscrit sur le livre et les innombrables autodafés dans l'histoire de l'humanité, ce qui débouche sur un tiroir bleu. Bref, un récit à tiroirs. En ouvrir un, c'est en trouver un autre, et cela, presque sans fin, jusqu'au dénouement, car il y en a un ici, qui se retourne contre le personnage principal.

Les trois autres nouvelles jouent sur des tableaux différents. Dans « Le pull », un homme déambule dans les rues de Paris, la veille de son retour au pays. Dans une boutique de luxe de Saint-Germain, il tombe sous le charme d'un pull extrêmement doux au toucher. Cela se transforme en idée fixe à laquelle il succombe pour son plus grand bonheur. « N. Y. » tombe un peu à plat avec une histoire d'amour et d'affaires dont la chute révèle qu'il s'agit d'un coup monté du genre *Insolence d'une caméra*. Le narrateur dans « Ly Sanh » est, quant à lui, un enfant de Saïgon qui parle de sa grand-mère et des mœurs de là-bas. La nouvelle, écrite du point de vue de l'enfant, avec les fautes enfantines typiques, rappelle vaguement un Sol matiné de Queneau. Mignon, mais un peu trop.

Gilles Jobidon joue de toute évidence avec les possibilités d'invention narrative, dans des discours de parcours simples ou complexes. À ce jeu, comme dans tout jeu, on y perd et on y gagne mais, dans l'ensemble, le recueil mérite qu'on s'y attarde.

☆☆
Sofia Benyahia, *Les couteaux à pain trouent les seins comme rien*,
Montréal, Leméac, 2007, 86 p., 11,95 \$.

Un magma de discours aléatoires

Voilà un recueil de nouvelles qui me laisse perplexe, je l'avoue.

L'auteure, directrice de la programmation du Festival du monde arabe de Montréal, offre ici son premier livre de fiction, dont la quatrième de couverture dit qu'il se trouve « à mi-chemin entre le Québec et le Maroc, [et que] toute la sensualité du monde arabe [y] est dévoilée ». Les trente-huit nouvelles de quelques lignes à deux pages de ce petit recueil de quatre-vingts pages, divisé en cinq sections (« L'amour », « Les cheveux », « La mort », « Le bestiaire » et « La déchiqueteuse »), sont peut-être sensuelles dans leur intention mais, en réalité, elles révèlent tout autre chose. Fragmenté à l'extrême, ce qui

Sofia Benyahia

Les couteaux à pain trouent les seins comme rien

LEMÉAC

est loin d'être un défaut en soi, chaque texte va dans tous les sens, et l'on se demande si l'on se trouve dans l'humour noir, l'absurde ou un surréalisme du type écriture automatique, pour ne pas dire la notation du non-sens, tant ce qui se donne à lire demeure souvent échevelé, énigmatique. La nouvelle brève ici se donne comme un magma de discours aléatoires.

Dans « L'amour l'après-midi et le fromage de chèvre », par exemple, on a droit à une enfilade d'images d'hommes rencontrés, de bras, de fromages et finalement d'une balançoire. Dans « Le poids des petites choses », le discours se promène entre la sueur et des « cendres [qui] seront magnifiques » (p. 16).

Les cendres reviennent dans « La grâce d'une demi-livre de lentilles », où l'on fait une correspondance entre une poignée de lentilles et des cendres humaines lancées en l'air. « La rumeur » prend la forme d'un dialogue où le pape est évoqué au sujet d'un mariage, puis la « chute » glisse sur une recette de tajine. Pour rester dans la fine cuisine, « Comme une tartine dans un bol de café au lait » entremêle une dizaine de personnages invités à des noces en Australie et qui périssent tous dans la chute de leur avion, lequel « plong[e] dans l'océan comme une tartine dans un bol de café au lait » (p. 49), sans que cela dérange le moins du monde la narratrice, impassible et cruelle, restée sur place.

La section finale cherche à thématiser le déchiquetage. Dans « La déchiqueteuse, 7 », la machine en question apparaît dans la chute, mais la nouvelle accumule avant, en une petite page, deux meurtres, dont celui de la première meurtrière par une narratrice impavide qui trébuche avec un couteau qui entre dans le corps de l'autre comme dans du beurre : « Les couteaux à pain trouent les seins comme rien. » (p. 79) Les cuisines sont mortelles. Pour les amateurs de psychologie, il y a cette nouvelle intitulée « D'une femme, un Indien m'a dit un jour », qui tient en trois lignes : « J'ai été au plus profond d'elle-même, et je n'ai rien trouvé. » Et toi, mon amour? » (p. 15)

Amateur de nouvelles brèves, j'avoue que je suis resté souvent pantois devant ces textes de facture hallucinante. « Sensualité du monde arabe » que cela? On en apprend tous les jours.

I M P R I M E R I E



L I T H O G R A P H I E

Tél.: 819.566.7611 Téléc.: 819.569.1414

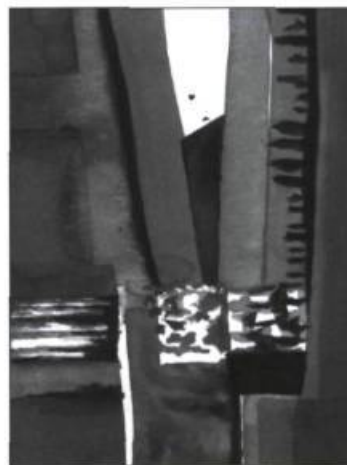
Sans frais : 1.800.267.7611 Courriel : imprimeriehn@qc.airo.com

2605, rue Hertel, Sherbrooke (Qc) J1J 2J4

PERCE-NEIGE

CLAUDE BEAUSOLEIL

LEÇON D'INSOUMISSION



PERCE-NEIGE

CLAUDE BEAUSOLEIL *Leçon d'insoumission*

POÉSIE, 128 PAGES, AVEC 18 DESSINS DE AUCK
14,95 \$, ISBN 978-2-922992-40-3

Dans le territoire de la page oscillent des lignes et des mots traversés d'angoisse. Une mémoire se révèle inquiète, tissée de secrets et d'aveux. Entre le silence et la rage, des traits noirs et des zones d'ombre, une *Leçon d'insoumission* de Claude BEAUSOLEIL trace des vertiges d'où, *délivrés de la fissure, s'élèvent des échos* d'un lyrisme contenu. Les poèmes et les dessins de AUCK plongent dans l'essentiel.

*Où vont les fictions
qui révèlent la lumière*

Merci au Conseil des arts du Canada, à la Direction du Développement des arts du Nouveau-Brunswick et à L'Association pour l'exportation du livre canadien